

D'ANTOINE HAMILTON,

AVEC LA SUITE

DES FACARDINS ET DE ZENEYDE,

Pierre - Marie - Gaston

PAR M. DE LÉVIS.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

rue Saint-André-des-Arcs, n^o. 55.

M. DCCC. XIII.

1
2883

LE BELIER,

CONTE.

A MADEMOISELLE ***.

Moi, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Allie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom ?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon ;
Cependant vous serez servie ;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants,
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science ?
Après tout, pour ne point mentir,

LE BELIER,

Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie,
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident;
Vous y verrez même un géant:
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déeses qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui rénez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère?

DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers : mais, en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder : cependant elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever : aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laid. Le roi, tout au contraire, qui étoit par sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de

haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdument amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses enfants. La pauvre princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'étoit une vieille bosue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveillait la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilénies. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avoit un cousin germain à la mode de Bretagne, qui étoit archiduc de Plaisance : ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits; il prétendoit y en

avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête : tous les médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément ; c'étoit avec raison : jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine : ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenoit pour une des sibylles : elle demouroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la mère aux Gaines, parce que d'ancre où elle demouroit étoit tout tapissé de gaines, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaines avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres, avec tout le conseil, s'y opposèrent ; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux ; sa sœur n'y voulut jamais consentir : et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les ac-

compagna jusqu'au château enchanté : ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les États de Plaisance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux Gaines toute vive. La tentative eût été inutile ; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables, chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaines ; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Belier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Belier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce

peigne de son étui. Lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Les officiers de la couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupait plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder ; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélé ministre

des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le prince, son frère, ayant résolu d'aller au-devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner : il en étoit adoré ; mais ils n'osoient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes et à la faiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment, par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux ; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avoit mises dessus par force ; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval : mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il

salva d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoient des hennissements, des bonds, des écarts et des ruades continuelles : le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyoit en être venu à bout ; car il revenoit assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et sentant qu'on le retenoit, fit un écart ; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur des échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils approchèrent, au

lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémissent d'indignation, sans oser le marquer; et les ambassadeurs étonnés ne savoient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coiffée; car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte; mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la pousoit très rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de

honte et de compassion ; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant ; et, ayant ordonné au prince, son fils, de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine ; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avoit eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine. Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il fal-

loit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtement pour n'y pas réussir ; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables , pour avoir une occasion de leur faire avouer leur crime , et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine , qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence , étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenoit à son âge et à son rang , et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit ; la princesse revint si belle et si brillante , qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui ; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même , et l'ouvrit après quelques efforts ; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable , qu'elle tomba à la renverse , et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur ; et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan , et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plus tôt touché l'étui , que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse , sans se refermer. Mille cris de joie

loit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir ; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables , pour avoir une occasion de leur faire avouer leur crime , et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine , qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence , étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenoit à son âge et à son rang , et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit ; la princesse revint si belle et si brillante , qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui ; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même , et l'ouvrit après quelques efforts ; mais il se ferma dans l'instant avec un bruit si épouvantable , qu'elle tomba à la renverse , et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur ; et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan , et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plus tôt touché l'étui , que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse , sans se refermer. Mille cris de joie

cesse. C'est bien fait, dit le géant ; car tu commences à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeur ; et puis , pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets ? car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh ! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur , si je le trouvois ! Mais le crapaud , sans doute , est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit , et sa trahison , qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console , est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui , je vous le promets , dit le Belier , qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage , qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves , s'étant séparé en deux différents tourbillons , avoit enlevé le prince et sa sœur pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre , et bien loin de chez eux ; car ces sortes de voitures vont fort vite. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage. Dès qu'elle eut repris ses esprits , elle s'aperçut du triste état où elle étoit ; et tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert , s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés , elle ne vit que des arbres et des rochers ; et les seuls échos lui répondoient quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles , quand deux gros loups , qui

cherchoient fortune, l'aperçurent et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée; et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer; dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là, et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencèrent à se dissiper quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les bergers et pour implorer leur secours : mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et les

rochers , elle suivit doucement une route moins ouverte que la première , et qui lui laissa voir un vieux château ; cette vue la soutint , et lui donna de nouvelles forces , dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château , lorsqu'un renard , plus blanc que la neige , traversa la route où elle étoit , et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle , et se mit à la regarder avec une attention extrême ; elle n'en eut pas moins à l'examiner ; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh ! s'écria le géant , le voilà donc arrivé ce renard blanc ! j'en suis vraiment bien aise ; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de toute autre chose , peut-être assez inutile. Eh bien ! que firent-ils après s'être bien regardés ? La princesse , répondit le Belier , cacha vite son carcan , de peur d'effrayer le renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue ; car , avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie , il avoit une grâce singulière , et je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre , ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château ; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre , et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdit de vue ; enfin , après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus

de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré; la crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc; et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, et, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé; car rien n'y manquoit; et, voyant son cher renard à ses pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se seroit passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère. Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde, avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Belier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, et le Belier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que , tandis qu'un des tourbillons enlevait la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois , l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas , l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli , il ne se souvint que d'une sœur abandonnée , par la foiblesse d'un père , à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin , et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui , s'élevant insensiblement du rivage , s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut , sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé , la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert ; mais , du côté de la mer , il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassoit point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision ; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe , appuya sa tête sur la mousse ; et , la sou-

tenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissants du côté de l'isle, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ! Tiens, Belier, mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, et l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien fait, repliqua le Belier ; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres ; sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de

sa présence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui ; cependant il revint au bord de la mer , s'y promena quelque temps ; et , comme il avoit remonté sur son rocher pour mieux voir cette isle agréable , il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher , pour en trouver quelque autre , quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il passa par mille endroits dangereux et difficiles , pour parvenir où il entendoit toujours chanter ; car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin , après en avoir fait presque le tour , il descendit dans un terrain plus uni , et jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit ; cependant il ne la voyoit point ; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement , et avec le moins de bruit qui lui étoit possible , lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable ; et dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner ; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter ; il n'y trouva personne ; et

sa surprise redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avoit pas faite ; car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène, doublées d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince ; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer, sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit ; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit ; mais, s'étant retourné plus promptement, il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau ; il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner ; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit

si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l'isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer : cela le fit sortir de son embuscade, pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu'il demêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zéphyrs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la déesse Thétis qui se promenoit sur l'eau ; rien ne ressembloit tant à tous les por-

traits qu'on fait d'elle et de son équipage ; excepté que cette Thétis qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux ;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux ;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits ;
La plus belle taille du monde ;
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus ; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté ; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même-temps, et cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle fit un grand cri,

et s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusquement le dos, vogua vers son isle, et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette isle; et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au hant du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction: il leva les yeux, et vit le renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, et faisoit de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'isle. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle, aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le renard descendit; et, dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds; mais le prince, qui, dès cette première vue, l'aimoit et l'estimoit comme s'il l'eût connu toute sa vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le

bateau étoit abordé; le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitoit ardemment; mais, avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait; il le tira de sa poche, et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et, d'une flèche qu'il y mit, perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à sa poursuite.

Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer, sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Belier, le géant Moulineau se mit à bâiller, et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain de grand matin, le Belier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le druide, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. Eh! par quel stratagème? dit le géant.